

Gaude, felix Anna, gaude et sine
 Fine pro me preces porrige
 Cœlorum Regina. Amen.

V. Ora pro nobis, beata Mater Anna !

R. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

Oremus.

Deus qui beatam Annam diu sterilem prole voluisti humano generi gloriosius fecundari : da ut nos Genitricem Filii tui et Matrem ejus venerantes in terris, in hora mortis utriusque præsentia gaudere et cum ipsis præmiis mereamur in cœlis, per eundem Christum Dominum nostrum. Amen.

— 000 —

LA PREMIÈRE COMMUNION DE VIVIEN, LE SOIR DE LA BATAILLE D'ALISCANS.

Il faut se représenter ici un champ de bataille immense, où deux nations, que dis-je ? deux races se sont jetées avec furie l'une contre l'autre, et sont depuis de longues heures occupées à s'exterminer. Les Français, les Chrétiens (ces deux mots étaient glorieusement synonymes), les "hommes de Dieu" sont vaincus : l'Islam est vainqueur. Tous les Français, sauf quatorze, gisent à terre, et les païens sont encore cent mille. Ce ne sont partout que râles de mourants, cris horribles de blessés, hennissements de chevaux sans cavaliers, hurlements joyeux des vainqueurs.

Et là, tout près, dans un joli vallon vert, près d'une fontaine, en un lieu charmant d'où l'on entend les derniers bruits de la mêlée, un tout jeune homme, un enfant raide, tout blanc, les mains en croix, "sentant bon plus que baume et encens." On le croirait déjà mort, si sa main ne venait de temps en temps frapper sa poitrine, si ses yeux ne se levaient parfois au ciel, si l'on n'entendait ses lèvres balbutier le mot "Dieu." C'est le neveu de Guillaume d'Orange, c'est Vivien qui meurt.

Guillaume, lui, est là-bas, au milieu des quatorze survivants de l'armée chrétienne qu'il domine de sa haute taille ; il est là-bas, sur son beau cheval Baucent,